

Frank Andriat

**Jolie libraire
dans la lumière**



DESCLÉE DE BROUWER POCHE

Jolie libraire dans la lumière

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© **2015, Groupe Artège**
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220075-853
ISBN epub : 978-2-220078-410

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bleus la distrait de sa lecture. À moins qu'il lui permette de fuir celle-ci qui devient de plus en plus difficile. Où l'auteur est-il allé chercher ces phrases qui la transpercent, cet univers qui l'incendie ? *Dans un train* : le titre n'annonçait pas autant d'émoi. Peut-être son trouble est-il aussi dû au soleil qui s'est imposé : tout à coup plus présent, il l'éblouit et l'oblige de relire certaines phrases. L'auteur aime les métaphores ; son œuvre en est constellée. Il faut se laisser prendre par elles pour participer à la promenade à laquelle elles invitent.

Les va-et-vient des clients plus nombreux, le jour éveillé, le téléphone l'empêchent de se consacrer à sa lecture. Elle glisse un marque-page dans le volume, pose celui-ci sur le comptoir ; elle le reprendra plus tard, à l'un de ces moments creux dont les journées regorgent, sur le temps de midi ou vers quinze heures, juste avant la sortie des classes.

Il y a, pas loin de sa librairie, un lycée que fréquente son fils de dix-sept ans. Après les cours, il lui arrive de débarquer sans crier gare avec ses potes. C'est l'instant d'un joyeux brouhaha. Ils tournicotent entre les rayons, posent des questions, veulent savoir ce qu'elle pense du titre prescrit par leur prof de lettres. Elle aime l'exubérance de ces adolescents qui, en filant, lui lancent des baisers du bout des doigts. Elle sait qu'ils ont dit à Antoine qu'ils la trouvaient bandante. Elle sait que son garçon est fier d'avoir pour mère une femme ravissante et, cependant, elle aurait tant voulu que, comme une grande partie de ses amis, il ait aussi un père. Mais cette histoire-là...

– Pourriez-vous me donner une information ?

Elle se tourne vers la voix masculine, un peu bourrue, mais paisible. Elle n'a pas remarqué l'arrivée de ce client, un habitué qui, cette fois, recherche un des tout premiers textes de Christian Bobin pour l'offrir à sa femme. C'est le miracle de son métier de libraire : les gens lui dévoilent fréquemment leur

intimité. Celui qui veut offrir un livre de Christian Bobin à son aimée est un homme tendre ; il vient lui demander des textes qui ne font pas la une de la presse littéraire, mais qui s'installent dans la vie des lecteurs avec une présence que la critique, même la meilleure, n'offre jamais. Elle s'applique à lui fournir l'information exacte et, quand il apprend que son désir sera exaucé, que l'ouvrage sera à sa disposition dans quelques jours, l'homme déjà âgé sourit comme un enfant.

– Vous ne pouvez pas savoir combien ça va la ravir ! avoue-t-il avec une lueur joyeuse dans les yeux.

– J'aime aussi beaucoup ce qu'écrit Bobin.

Cet homme est un de ses plus anciens clients. Il a suffi d'un écrivain pour qu'il devienne presque un ami. Ça fait des années qu'il s'invite dans son jardin de livres comme s'il venait à une fête. Il entre dans la boutique avec un sourire dessiné sur le visage parce qu'il est sûr de passer un moment complice avec elle. À travers leurs ouvrages, les auteurs créent des liens et permettent à des gens qui ne se parleraient pas de se rencontrer, de se découvrir. Elle a vu éclore des attachements nés du fait que deux personnes qui ignoraient tout l'une de l'autre posaient la main sur le même livre.

Après un instant de surprise, la conversation s'engage. L'un veut savoir pourquoi l'autre est attiré ou a choisi ce titre-là. Celui à qui une question est posée interroge à son tour et, derrière chaque mot, s'éveille une curiosité, un désir. Elle observe discrètement l'échange ; elle est enchantée, car, souvent, elle connaît les clients qui se parlent et elle sait qu'hormis ce livre sur lequel ils viennent de poser leur dévolu, rien n'aurait jamais dû les rapprocher, les rendre curieux l'un de l'autre. Après leur achat, certains quittent la librairie ensemble, devisant comme s'ils se fréquentaient depuis longtemps.

Elle rit alors à l'intérieur, là où ça crée comme une vague.

Ces échanges justifient son métier. À elle aussi il est arrivé de s'intéresser à une œuvre perdue dans la masse, un livre qui lui avait échappé et sur lequel la rencontre de deux clients a attiré son attention.

Lorsque ça survient, le soleil descend derrière la vitre, s'incrute entre les rayonnages, même les soirs noir hiver ou ocre automne.

– Vous savez, poursuit le client, Christian Bobin m'a réconcilié avec l'espérance. J'ai fait découvrir ses écrits à mon épouse et, depuis, elle ne peut plus se passer de lui. J'en deviendrais presque jaloux si cet auteur n'avait le don de parler, avec ravissement, de plus grand que lui.

L'homme rit. Il a les dents jaunes. Elle se dit que seul le tabac peut abîmer autant une bouche, mais la pensée passe en un coup de vent.

Elle a conçu sa librairie comme un lieu de vie où les marins lecteurs prennent plaisir à faire escale. Malgré le flot des nouveautés qui submergent le métier, elle s'oblige à laisser à ses clients de l'espace où déambuler et, dans un coin, elle a installé deux chaises de jardin et une petite table sur laquelle, chaque semaine, elle dépose ses coups de cœur. Les gens vont là pour savoir ce qu'elle a lu, ce qui l'a émue et, pour certains, c'est le premier endroit où ils font une pause après lui avoir dit bonjour. Nombreux sont celles et ceux qui en venant chez elle sont en recherche de repères ; ils savent que, dans un livre, ils découvriront une question essentielle ou une réponse attendue.

Ça fait presque dix ans qu'elle a acheté le fonds, dix ans qu'elle cherche chaque jour comment mettre en valeur ces auteurs qu'elle admire et leurs mots qui la font vivre. Lorsqu'elle l'a reprise, la librairie ne s'appelait pas *Matins*. Elle a rebaptisé l'endroit comme elle en a redessiné l'espace. Elle a rendu à la lumière la pièce arrière qui servait de débarras, a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une nouvelle copine.

La blonde au calot rouge et noir éclata de rire. Elle devait avoir une vingtaine d'années et elle avait du charme.

– Vous avez un fils adorable, dit-elle avec une légère pointe d'accent flamand. Quand vous êtes arrivée, j'ai cru que vous étiez sa grande sœur.

Ce n'était pas la première fois qu'elle entendait ça. Ce genre de phrase la ravissait mais réveillait ce passé qu'elle préférait taire. Ce père évaporé. Ces longs moments de solitude avec un enfant qui l'interrogeait sur l'absent. Elle avait si souvent biaisé pour ne pas avouer la vérité : ce salaud l'avait larguée sans autre forme de procès. Avec un demi-sourire, parce que, dans l'autre moitié, il y avait trop de tristesse, elle répondait à Antoine qu'ils étaient heureux à deux et qu'au fond, il valait mieux pour tout le monde que ce père eût pris la poudre d'escampette. Ce mot qui pétait faisait rire le petit aux larmes et ça suffisait pour qu'il ne veuille rien savoir de plus. À la jeune femme, elle rétorqua qu'elle avait eu Antoine à dix-sept ans et que c'était un vrai bonheur d'être maman aussi jeune.

– Votre fils m'a dit qu'il avait six ans. Moi, j'en ai vingt-quatre, je suis donc plus âgée que vous et je n'arrive pas à me décider. Je vous trouve formidable.

Complicité de femmes. Sourires épanouis sur un quai de gare. À côté d'elles, son frère était planté comme un arbre mort. Le petit s'impatientait.

– Maman, tu m'avais promis un resto. On y va avec ma copine ?

D'une main gentille, celle-ci caressa sa tignasse sombre, expliqua qu'elle travaillait et qu'elle ne pouvait pas les accompagner. Antoine fit la moue, mais sembla tout oublier quand le frère, à nouveau branché, annonça que, pour se faire pardonner, il l'invitait au McDonald's. Cri de joie du petit.

Qu'aurait-elle pu ajouter ? Qu'elle tentait le plus possible que son fils s'alimentât de façon équilibrée et qu'elle savait que, dans ce type de resto, il choisirait d'engouffrer des frites et de la mayonnaise ?

Elle remercia la nounou des chemins de fer ; Antoine sauta au cou de celle-ci et l'embrassa. Il manqua de faire glisser le calot rouge et noir de la tête blonde. Il lui dit qu'en parlant elle roulait un peu les lettres comme les corneilles et qu'il adorait ça. La jeune femme sourit : on ne lui adressait pas souvent autant de compliments ! Ils s'éloignèrent, Antoine serrant la main de Tonton Fred à gauche, celle de sa mère à droite. Elle songea au voyageur qui avait accompagné sa détresse : elle aurait voulu qu'il fût là pour partager sa joie.

Cet homme tranquille et attentif l'avait troublée. Elle n'avait pas l'habitude que quelqu'un se montrât aussi présent, simplement là sans chercher à y trouver un quelconque intérêt. Elle tenta de se rappeler ses traits et fut déçue lorsqu'elle dut reconnaître que déjà ceux-ci s'estompaient, que le voyageur attentionné rencontré en un moment de stress ne lui laisserait qu'un vague souvenir et, cependant, elle sentait que cet homme-là et le regard qu'il avait posé sur elle avaient fleuri sa vie. Antoine avançait rapidement, entraîné par cet idiot de frère qui devait encore plus désirer se retrouver au McDonald's que lui ! Elle aurait aimé s'arrêter, débrancher le fil des événements qui se succédaient trop rapidement, retrouver et le passager paisible et sa disponibilité tranquille. Elle eut un flash, revit la couverture de l'ouvrage qu'il lisait, *Matins*, décida qu'en souvenir de cet homme, elle achèterait le livre, persuadée que celui-ci, comme un reflet, lui apporterait de celui qu'elle avait croisé une saveur, car elle qui aimait la lecture était sûre qu'un livre, quel qu'il soit, révèle toujours le parfum de celui ou de celle qui le lit.

C'était une idée que son frère qualifiait de fantasque, mais elle y tenait farouchement, même si elle n'osait guère en faire étalage autour d'elle. En classe, un de ses profs avait un jour lancé que les livres portent en eux quelque chose de leur auteur, voire, avait-il ajouté, la personne tout entière. Elle avait levé le doigt et demandé si un livre portait aussi quelque chose de son lecteur, ajoutant qu'elle tentait de comprendre pourquoi on était attiré par certains ouvrages plutôt que par d'autres avant même de les avoir lus. Le prof avait semblé surpris par son intervention et lui avait répondu de façon peu convaincante que son idée était originale, mais qu'elle ne faisait pas l'objet du cours. Une pirouette minable qui avait fait sourire certains et qui l'avait énervée, rendant sa conviction plus forte. Entre un livre et ses lecteurs, avant même qu'ils se croisent, il existe un fil invisible et magique qui les appelle à se rencontrer.

Pourquoi l'inconnu imprégné de sérénité lisait-il *Matins* ? Y avait-il, dans ce texte, de quoi se rapprocher de lui, de quoi mieux le reconnaître ? Même si c'était le cas, à quoi cela servirait-il puisque ce voyageur, jamais elle ne le reverrait ? À moins, se dit-elle, que la lecture du récit nous rapproche, sans que nous le soupçonnions, et finisse par nous ramener l'un vers l'autre ? Elle aimait s'abandonner à des pensées vagabondes, à la recherche d'une lune pour la guider dans un ciel semé d'étoiles inconnues. Elle fut tirée de ses pensées par la voix aiguë d'Antoine.

– Maman, tu vas nous réserver une table pendant que nous faisons la file ?

– Tu prends quoi ? ajouta son frère.

Elle les avait suivis jusqu'au snack plongée dans son ailleurs, là où elle se réfugiait quand le monde devenait trop sauvage à son goût. Elle observa son frère sans rien dire, se connecta au réel.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce matin, après avoir ouvert la porte de la librairie, elle prend peur. Si tous les livres qui reposent ici étaient semblables à ce texte vampire qui lui a sucé le sang ? Si tous les auteurs qu'elle aime n'étaient là que pour la ramener vers la douleur ? La nuit a été brève. Et blanche. Après avoir achevé le récit, elle est restée dans son lit, couchée sur le dos, les yeux ouverts plongés dans le passé, à chercher des détails tout en désirant sortir au plus vite de ces tremblements de vie. Elle a entendu les premiers oiseaux qui chantaient pour annoncer l'aurore, les premiers bruits du monde qui s'éveille et elle a vu la lumière soulever ses voiles de nacre sur le matin.

Elle est fatiguée. C'est samedi. Antoine dormira sans doute jusqu'à midi. Peut-être plus tard aujourd'hui qu'un autre jour. Ça fait onze ans qu'il fuit quand elle lui parle de Frédéric et de sa mort atroce. Ça fait onze ans qu'il construit un rempart entre cette face de la réalité et lui. Elle a abandonné le livre sur la table du salon. Que ressentira-t-il s'il décide de le lire, d'y plonger sa vie ? C'est samedi et le samedi, il y a du monde dans son jardin de livres. Certains s'offrent cette journée pour vaquer entre les tables, toucher les ouvrages, les feuilleter, les renifler parfois. Comme la veille, le ciel est bleu et, malgré l'heure matinale, la lumière a déjà pris possession du coin où elle accueille ses clients.

En avançant vers le comptoir, elle repère les deux derniers exemplaires du livre posés sur une table. Elle n'a pas besoin de fermer les yeux pour retrouver l'histoire qui la hante. La jeune femme se retrouve seule avec son fils. Antoine et elle dans son appartement, abasourdis d'horreur. Elle a lu le chapitre jusqu'à

la fin. Le texte de cet auteur la dévore. L'histoire s'achève abruptement sur la mort du héros. Éclaté contre un pare-brise, tordu sur le bitume. On voudrait en apprendre davantage, mais il semble que l'auteur n'ait pas pu aller plus loin, comme si la mort de ce Tonton Fred avait vidé son stylo jusqu'à la moelle, comme si lui-même ne savait pas où conduire ses personnages.

Elle est ramenée à la réalité par la question d'une cliente.

– Je cherche un livre pour ma fille, un roman de Michèle Marineau, une auteure québécoise. Pourriez-vous me renseigner ?

Elle retrouve des automatismes, entame une recherche sur son ordinateur, informe la femme, mais elle n'est pas vraiment là, toujours dans ce roman miroir de la journée la plus horrible de sa vie. Lorsque la cliente s'en va, elle reprend l'histoire dans sa tête, là où elle l'a laissée, mais, bientôt, son attention est attirée par une présence : une personne attend, à quelques mètres du comptoir, dans la pénombre. À cause du store qu'elle a descendu, la lumière n'atteint pas ce coin-là. Dans les traits de celui qui lui sourit, elle reconnaît l'homme aux yeux bleus de la veille. Elle se sent rougir, prise par une émotion qu'elle ne contrôle pas. Il avance de quelques pas et son visage glisse dans la clarté. Elle a envie de se poser dans son regard azur.

– Le livre que je vous ai acheté hier m'a bouleversé. J'y ai retrouvé un épisode de ma vie.

Elle ne peut pas contenir une exclamation de surprise. L'homme le remarque et une question naît sur ses lèvres. Elle lui répond avant qu'il ne parle.

– Moi aussi, explique-t-elle, j'ai revécu un événement personnel en lisant cette histoire.

Elle ne peut pas en raconter davantage ; pas question d'inviter ce client dans sa vie intérieure et surtout pas dans le séisme qui l'a secouée lors de la mort de son frère. L'homme aux

yeux bleus demeure discret et ne cherche pas à en apprendre plus. Cependant, elle sent qu'il a envie de parler, de revenir à ces pages qui semblent avoir labouré de douloureux souvenirs. Elle décide de l'y aider. Peut-être ses mots la détourneront-ils de son obsession à elle.

– Ce livre est donc magique. Que vous a-t-il rappelé ?

– Il y a des années de cela, raconte-t-il, j'ai été le témoin d'un accident terrible. Un homme renversé par une voiture et tué sur le coup. Presque exactement ce que l'auteur décrit dans son récit ; la scène m'a fait monter les larmes aux yeux et l'émotion de jadis a resurgi, intacte. Je me souviens du bruit qui m'a fait tourner la tête, j'ai vu un corps passer au-dessus d'une auto. À l'époque, j'ai fui ! Des personnes s'occupaient de la victime. Je n'ai pas eu le courage de rester sur place, de voir peut-être la douleur d'un proche présent sur les lieux. Je n'en ai pas dormi pendant deux nuits ; j'éprouvais un terrible sentiment de lâcheté et, cependant, je n'aurais rien pu faire pour aider ce malheureux. Ma lecture a éveillé des sentiments que j'avais oubliés. Ce livre m'a anéanti.

Elle ne peut pas prononcer un mot. Pendant que l'homme parlait, pour trouver une contenance, elle s'est concentrée sur les mouvements de la lumière dans sa vitrine. Malgré le store qu'elle a baissé dès l'ouverture du magasin, le soleil réussit à se faufiler parmi les ombres et elle craint qu'il n'abîme les ouvrages exposés. L'homme parlait et elle se disait qu'il faudrait qu'elle bouge le roman d'Erik Orsenna de quelques centimètres vers la gauche, qu'elle devrait également déplacer le gros volume d'Anna Gavalda si elle ne voulait pas qu'à la longue les couvertures soient impitoyablement marquées par la force de la lumière. Il s'est tu et il attend, étonné, semble-t-il, par la statue qui lui fait face. Si elle parle, elle pleure. Elle se détourne, se mouche, tente de se retrouver :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

intérieur les anime.

– Merci, je ne me connaissais pas ces qualités.

– Vous savez, c'est souvent propre à un moment, à une lumière et, dans ce cas, tout concourait à vous auréoler : la brillance du soleil atténuée par le store bouton d'or, votre place là où l'obscurité cherche à reconquérir ses droits, luttant contre le bonheur du printemps, ma disponibilité aussi, car il arrive, même à un regard de peintre, de passer à côté de la vie sans la voir.

Elle aimerait découvrir ce que peint cette femme, elle aimerait plonger dans les univers dont elle parle avec délicatesse. Elle lui fait songer à l'auteur rencontré dans le train, à cet homme qui semblait capter du présent les détails, qui écoutait les mots avec la même profondeur qu'elle regarde les nuances inventées par la lumière.

– Pouvez-vous me dire quel livre donnait tant de corps à votre présence ? insiste la cliente en souriant.

De nouveau, lui ! Comme s'il la poursuivait et qu'elle ne pouvait échapper à l'emprise de ses phrases. Elle se dirige vers la table où repose le dernier exemplaire. Elle en a reçu quatre, le premier pêché par elle, le deuxième vendu à l'homme aux yeux bleus, le troisième chez son amie. Voilà le dernier qui s'en va : en deux jours, ce n'est pas mal pour un écrivain discret ! Si elle en recommande, son distributeur ne manquera pas de lui en faire la remarque.

– Un court roman ou une longue nouvelle, déclare-t-elle, mais qui me touche personnellement. Peut-être qu'à vous, ce texte ne dira rien.

– Ce texte m'a déjà beaucoup raconté de vous, précise la cliente ; si j'avais eu un appareil photo, j'aurais pu fixer votre image pour vous la montrer ; comment dire, vous étiez en suspens... Oui, c'est le terme exact, en suspens, absente tout en

étant présente, ou le contraire... En suspens. Si cette histoire a pu provoquer cet état en vous, c'est qu'elle est forte. J'aurais aimé vous peindre.

Elle retourne vers son comptoir, glisse le livre dans un sachet en papier imprimé au nom de sa librairie.

– J'ai un rendez-vous dans moins de dix minutes. Je vous ferai signe quand j'aurai lu cette œuvre. Avez-vous une carte avec vos coordonnées pour que je vous écrive ? J'habite à Melrand, en Bretagne, et je suis rarement de passage ici.

Après avoir réglé son achat, la femme lui tend la main et sourit. Elle quitte la librairie d'un pas alerte et pressé.

Ce jour-là, il était descendu dans le métro en songeant à cette jolie jeune femme et à ses aveux. Il avait été ému par la fragilité qui s'exhalait d'elle, par une espèce de force vive qui semblait la porter au-delà du malheur. Par sa beauté, par la jeunesse éclatante de sa peau hâlée et de ses yeux noirs, par son corps souple et ferme comme un roseau. Il avait souri intérieurement : cette jeune femme semblait être la savoureuse mise en bouche annoncée par les phrases qu'il lisait dans *Matins*. Une œuvre de réflexion sur le goût du temps qui passe et sur la vie qui fleurit à chaque instant.

Quand elle s'était assise en face de lui dans le train, il lisait un passage sur l'ampleur que peut prendre le chant d'un oiseau, sur la présence que cette petite trille innocente et anodine peut offrir au jour qui se lève quand on y prête attention, qu'on s'y laisse glisser, qu'on y communique. Et l'auteur de *Matins* de poursuivre sur ce qui nous distrait de l'essentiel et qui nous coupe de nous-mêmes. Les phrases le remplissaient d'une sérénité qui le fuyait depuis que son fils avait cessé de lui parler, son fils unique qui n'affichait pour lui et pour ses livres qu'un profond mépris et dont il avait abandonné l'éducation à son épouse depuis l'adolescence.

La jeune femme s'était assise, l'avait tiré de sa lecture. Dans un premier temps, ça l'avait agacé, mais il pourrait reprendre son livre plus tard tandis que la présence qu'elle lui offrait s'évanouirait inéluctablement dans quelques quarts d'heure. Il avait posé l'ouvrage sur ses genoux, s'était laissé saisir par ce qu'elle lui racontait, était devenu le réceptacle de son désarroi et, lorsqu'elle l'avait quitté pour aller chercher son fils à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

travail. Plus de vingt personnes s'étaient installées sur les chaises ; il ne restait que quelques places libres. Posés, en évidence sur une table, des exemplaires de son récit attendaient la curiosité des visiteurs. Il en repéra plusieurs qui serraient l'ouvrage contre eux, ou qui le feuilletaient d'un œil vagabond. Il ne s'agissait pas de se laisser prendre au piège de sa propre histoire : ici, il devrait revenir au livre, à sa rencontre avec la future libraire dans un train, à la lecture du journal le lendemain et au fait divers qui l'avait ramené vers elle, aux années de silence, à l'urgence des mots ensuite et à ce désir de la retrouver parce que la vie est bien plus surprenante qu'on ne le croit et que la réalité dépasse souvent la fiction. Il fallait qu'il la revît, il voulait absolument savoir ce qu'était devenu ce petit Antoine qui avait pris une place immense dans sa vie.

Avouerait-il tout à ses lecteurs ? Comment l'homme aux yeux bleus allait-il négocier l'entretien ? Ils en avaient peu parlé et il ne savait rien de lui, hormis qu'il était employé aux chemins de fer. Un comble quand on présente un récit qui s'intitule *Dans un train* ! La libraire avait été appelée, l'homme l'avait suivie. Ils étaient à quelques mètres, pas loin de la porte, éclairés par la lumière de l'entrée, dialoguant avec un jeune homme hâlé, à la tignasse sombre et qui avait, dans son attitude, quelque chose qui lui était familier. Les trois riaient et il se sentit jaloux de ce bonheur. Lui, l'écrivain aux idées larges devenait court. Et gourde. Il se sentit coupable de déposer tant de quiétude dans ses livres, d'en disperser autour de lui et de n'être pas capable de vivre de l'intérieur ces mots de paix qui le faisaient aimer par ses lecteurs.

La libraire revint vers lui, accompagnée par le jeune homme qui lui ressemblait de plus en plus au fur et à mesure qu'on les observait ensemble.

– Mon fils Antoine, dit-elle.

– Je suis heureux de faire votre connaissance.

Le jeune homme lui tendit la main sans prononcer un mot. Il y avait dans son regard une espèce de repli, comme s'il tenait à se montrer bougon, voire fâché.

– Voyons, Antoine, murmura sa mère.

– Ben quoi ? Faut-il que je fasse des salamalecs à monsieur parce qu'il a écrit un livre où il parle de moi qu'il n'a jamais rencontré ?

Ça avait le mérite d'être clair. Le garçon n'avait pas apprécié son texte et n'éprouvait pour lui rien de positif. Il pouvait comprendre que celui-ci lui en veuille : ne lui avait-il pas dérobé un épisode de son existence pour le transformer en fiction ?

– S'il te plaît, Antoine, commença la libraire, il ne fallait pas venir si...

– Ce n'est rien, ce n'est rien, temporisa-t-il, je ne suis pas venu ici pour qu'on encense mon livre.

La jolie jeune femme grimaça ; la sortie de son fils l'avait embarrassée. Il remarqua un léger tremblement aux coins de sa bouche. Cet émoi la rendait désirable et il se dit que l'homme aux yeux bleus avait du bonheur de la connaître mieux que lui.

– Je vous ai invité pour faire la fête à votre livre et il n'est pas question que mon fils la gâche par des remarques déplacées.

Une fermeté dans ses yeux noirs ! Le jeune homme s'éloigna sans rien ajouter, rejoignit une dame plus âgée qu'il semblait connaître. Derrière lui, la porte s'ouvrit sur un couple de quinquagénaires. Cette fois, la pièce était comble. S'il arrivait encore du monde, certains devraient assister à l'entretien debout ! À ses côtés, son éditeur ne se tenait plus de joie :

– Si tous les libraires agissaient de la même manière, je pourrais prendre des vacances à Saint-Tropez ! lança-t-il, goguenard.

– Parce que tu trouves que tu ne pars déjà pas suffisamment

en vacances ! lui répondit-il sur le même ton. Dis-moi plutôt que tu pourrais augmenter le pourcentage de mes droits.

L'autre éclata d'un rire clair. En voilà au moins un que la soirée ravissait. Cet homme sans inquiétude qui le connaissait depuis des années ne semblait rien deviner de son trouble. Il se sentait si stressé que ça lui paraissait incroyable que ça ne se vît pas. Il se dit qu'à force de vivre dans la bonne humeur et dans la lumière, son ami éditeur avait perdu la faculté de distinguer les ombres. Un avantage au quotidien, certes, mais peut-on écrire si l'on n'a pas accès à l'obscurité des choses et des êtres ?

La libraire se rapprocha d'eux et claqua dans les mains pour attirer l'attention du public. Cette fois, la soirée débutait pour de vrai.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Du même auteur

Aux éditions du Rocher

Ces morts qui se tiennent par la taille, 2015.

Chez Desclée de Brouwer

Avec l'Intime, 2009.

Pont désert, 2010.

Reçois et marche, 2011.

Jolie libraire dans la lumière, 2012.

Le vieil enfant, 2014.

Chez Grasset-Jeunesse

Depuis ta mort, 2004.

Mon pire ami, 2006.

À moitié vide, 2009.

Je voudr@is que tu..., 2011.

Chez Ker éditions

LES AVENTURES DE BOB TARLOUZE :

Arrête ton baratin, 2013.

Mise en scène, 2014.

Bons baisers de Kaboul, 2015.

Chez Marabout

Clés pour la paix intérieure, 2014.

Chez Mijade

La remplaçante, 1996.
Rue Josaphat, 1999.
Ado blues, 2002.
Monsieur Bonheur, 2003.
La douce odeur des pommes, 2003.
Vidéo poisse, 2007.
Le coupable rêvé, avec André-Paul Duchâteau, 2007.
Tabou, 2008.
Journal de Jamila, 2008.
L'amour à boire, 2008.
Aurore barbare, 2008.
Rose bonbon, noir goudron, 2009.
Rose afghane, 2012.
La forêt plénitude, 2013.
Le stylo, 2014.
Je t'enverrai des fleurs de Damas, 2014.
Voleur de vies, 2015.

Le site de l'auteur
www.andriat.fr

Frank Andriat

Le vieil enfant



deselée
de
DDB
brouwer

Littérature ouverte

Découvrez pourquoi Sylvain a quitté Maryline dans LE VIEIL
ENFANT (DDB, 2014)

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France